Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 9 (1897)
Heft: 12

Artikel: L'exposition de la société genevoise de photographie
Autor: Mazel, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-526550

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

IXme ANNÉE No 12 DÉCEMBRE 1897

Revue Suisse de Photographie

Omnia luce!

La Rédaction laisse à chaque auteur la responsabilité de ses écrits.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

L'Exposition de la Société Genevoise de Photographie.

Le numéro de septembre 1897 du *Photogramme* s'ouvre par un article fort bien senti de C. Klary, sur l'*Education artistique de l'œil.*

Entre mille choses excellentes à lire et à retenir, je relève spécialement ce passage qui s'applique à merveille au petit Salon-Exposition — ò combien petit! — ouvert cette année dans le local de la Société genevoise de Photographie :

« L'homme qui ne possède pas l'éducation de l'œil peut marcher dans un chemin, dans la campagne, ou sur les bords d'une rivière charmante ; il peut se trouver devant un paysage admirable, sans voir autre chose que des arbres verts et de l'eau qui coule! »

Il semble, à parcourir cet article, que l'auteur s'est risqué dans les locaux de notre Société de Photographie, tant il a su bien rendre dans ces quelques mots l'impression que produit, sur le visiteur, l'examen détaillé de toutes ces photographies.

Mais parmi toutes ces épreuves, la plus mauvaise est

un régal en comparaison de celle qui consiste à résumer pour la *Revue suisse de Photographie* les diverses impressions qu'elles peuvent suggérer. Comme l'a fort bien dit Horace: *Post equitem sedet atra cura* — autrement dit: le noir souci prend place derrière le cavalier — cette sentence est ici applicable d'une façon, hélas! bien complète, car ce n'est pas sans appréhension qu'on se risque au rôle de critique où bien souvent on se brûle les doigts. J'en connais plus d'un, qui, pour s'être mêlé de démontrer les défauts de certains artistes — cette race d'hommes est intraitable — s'est attiré de la part de leur amour-propre froissé, cette autre tirade, qui, bien qu'extraite d'une langue morte se retrouve cependant bien vivante au bout de leurs lèvres: *Piscem nature doces.*

Heureusement qu'il existe dans le monde et même dans la Société de Photographie des esprits plus sages qui savent que bien souvent on a besoin d'un plus petit que soi. Du reste le véritable artiste ne se fâche pas de critiques faites sans partis pris, il sait qu'on apprend de tout le monde, à toute heure, comme à tout âge.

Ce préambule montre donc de la part de son auteur que s'il a pris la plume, c'est dans le même esprit d'instruction mutuelle qui a présidé aux critiques faites lors de la fermeture du salon par quelques rapporteurs officiels, à mon avis, trop indulgents.

L'indulgence, en cette occurrence, était obligatoire mais je suis certain que si les rayons X avaient pu être appliqués ce soir-là à leur conscience, la plaque aurait révélé bien des pensées que leur amabilité bien connue a travestie de façon à les rendre acceptables et point trop indigestes. Qui pourrait leur en vouloir!

Personne assurément, et moi-même le tout premier, je constate et répète qu'on ne pouvait faire autrement. Aujourd'hui que cette petite exposition a vécu, que chaque

exposant a eu son petit boniment et se trouve par conséquent bien disposé, il était à désirer pour l'honneur du drapeau qu'il y eut aussi une critique un peu plus sérieuse afin que l'on ne pût pas dire que la Société genevoise de Photographie est seulement une association d'admiration mutuelle et sait se contenter de peu.

Je vais donc prendre ma meilleure plume, avec la balance de Thémis, dans la main gauche.

C'est tout d'abord à la Société elle-même que je veux m'en prendre.

L'idée de faire une exposition est tout à l'honneur de celui qui l'a eue. Rien en effet ne contribue plus à l'émulation et au développement de l'art que la comparaison forcée des œuvres exposées. Mais quel abominable local pour une exposition et comme la saison est mal choisie! N'eût-il pas mieux valu faire une petite brèche à la caisse — je vois d'ici bondir le respectable trésorier de l'association — et offrir aux exposants quelques coquets panneaux, qui auraient rehaussé certainement la valeur des épreuves exposées? Et Dieu sait, s'il y en avait à qui cette mesure aurait ajouté quelque éclat!

Je me permets aujourd'hui cette observation, dans l'espoir qu'elle sera prise en considération à la prochaine exposition.

De plus, l'été, qui est l'époque où une grande partie de la population fuit la chaleur des villes pour respirer l'air plus pur des montagnes ou des prairies, n'est pas le moment propice pour ouvrir un salon. Et la preuve de ce que j'avance, c'est que parmi les membres de la Société, un bon nombre ont ignoré l'existence même de cette exposition. Ajoutons encore qu'il a fallu certes, bien du dévouement à nos sociétaires pour quitter leurs frais ombrages et venir ascensionner le Grand-Mézel et ses escaliers en limaçon... par amour de la Photographie.

Ceci dit, vérifions notre balance et passons en revue ceux qui ont répondu de près ou de loin à l'appel du Comité.

A tout seigneur, tout honneur. Monsieur le Dr Batault, président, nous offre des scènes de marine *lacustre* fort bien conçues. Je dirai cependant que j'en aime mieux la conception que l'interprétation.

Il est si rare de voir dans les expositions des épreuves qui veulent dire quelque chose, qui parlent à l'âme, que ce serait faire acte d'injustice que de ne pas les encourager en les signalant d'une façon spéciale. Eh bien, cette épreuve à contre jour où se profile au lointain une jolie barque est une véritable petite perle. Elle me rappelle ces vers du poète bien connu :

Blanche voile furtive
Qui glisse loin du bord
Sais-tu sur quelle rive
Tu vas chercher un port ? etc.

Je regrette de ne pouvoir en dire autant de l'interprétation, c'est-à-dire de la façon dont a été exécutée le tirage. Que l'auteur veuille bien me permettre ici quelques indications, — il en fera ce que bon lui semble — j'ose espérer toutefois qu'il reconnaîtra la justesse de mon dire.

Possesseur d'un tel cliché, je l'aurais copié sur papier franchement mat ; et au lieu de laisser le cliché s'impressionner tout seul — c'est en général le défaut que l'on rencontre chez ceux qui ont beaucoup d'autres choses à faire et pas rien que de la photographie — j'aurais diminué l'impression de telle partie et accusé au contraire telle autre. De cette façon, il eût été facile d'augmenter l'harmonie qui existe entre la sécheresse des premiers plans et la richesse d'effets que l'on rencontre dans les nuages à l'horizon.

C'est donc une épreuve qui pourra figurer à une prochaine exposition avec des avantages nouveaux.

Une autre épreuve remarquable par une qualité rare, la simplicité, est celle que le même amateur nous présente sous les traits d'une femme arrêtée devant une croix. C'est un exemple à mettre sous les yeux de ceux qui ne recherchent dans leur épreuves qu'un entassement et une profusion de détails inutiles dont la présence constitue à leur yeux une supériorité marquée sur les autres. De cette scène que l'auteur n'a pas cherchée peut-être — mais encore faut-il pouvoir en être charmé incidemment, c'est là un fait qui montre une certaine éducation de l'œil — il se dégage un sentiment inexprimable de grandeur, de calme, dû exclusivement à la parfaite simplicité de lignes qui a présidé à la composition du tableau.

Telles sont les deux épreuves capitales de M. le Dr Batault ; il en expose d'autres, originales sans doute, mais d'une valeur moindre, au point de vue artistique.

M. Bange est un débutant qui promet de devenir davantage. Il nous offre 2 ou 3 épreuves 13 × 18 qui montrent une certaine habileté technique. Ses clichés sont bien au point et bien développés. Mais l'œil, chez lui, a besoin de se perfectionner et sa manière d'introduire des personnages dans le paysage n'est pas très heureuse. Voyez plutôt cette épreuve faite à la montagne, ne rappelle-t-elle pas ces bonnes histoires d'almanach très vieux, où l'on raconte l'enlèvement d'une famille par un aigle et son transfert au haut de rochers escarpés ? Et ce bord de route ou de torrent (on a de la peine à discerner ce que c'est), bordé de sapins si richement détaillés que l'on se croirait à la veille du 25 décembre dans la pépinière d'un marchand d'arbres de Noël. Ici, évidemment, l'amateur a été attiré par la fraîcheur du site et surtout par l'éclairage, comme seules savent en produire les clairières où les rayons du soleil se jouent entre les fines aiguilles des sapins. Mais la photographie n'a pas su rendre l'impression produite. Est-ce sa faute ?

je ne le pense pas. Malgré ces défauts, je le répète, ces quelques épreuves dénotent cependant une façon de voir toute particulière et un enthousiasme de fort bon aloi.

M. Rogeat à la note triste. Franchement, en contemplant ce chemin qui file sous bois, on se prend à songer aux mauvaises rencontres qu'on y doit faire et l'on cherche involontairement une arme dans sa poche. Toutefois, comme pour M. Bange, il y a là un indice de goût qu'on a plaisir à constater. Si l'auteur avait su animer le coin de sa composition par quelque scène de campement ou par la présence de quelque mégère courbée par les ans, à la recherche de quelques menues branches destinées à son fagot, le tableau serait devenu très fort, car le ton de virage obtenu est bien trouvé et le site aussi. Courage donc, M. Rogeat, étudiez vos figures, mais n'en abusez pas.

M. Guitton a beaucoup fourni dans les petits comme dans les grands formats. Il y a — comme cela arrive toujours dans les expositions d'amateurs où ceux-ci exposent trop — du bon et du mauvais. Commençons par ce qui m'a semblé inférieur et en tous cas au-dessous de ce que peut donner cet amateur, primé, me dit-on, dans une exposition internationale de cette année.

Il a une quantité d'épreuves 9 × 12 qui seraient certainement très appréciées, s'il n'y avait parmi elles quelques sujets anodins ou mal choisis. J'en citerai une comme exemple. C'est celle où l'on voit sur un fond de montagnes, une construction en bois peu élégante, sur l'usage de laquelle on peut faire mainte conjecture et dont la forme *sui generis* me rend perplexe à tel point, que je me demande ce que l'auteur a pu trouver d'aimable à cet édicule. On ne peut s'empêcher d'être fort surpris de voir cet édifice immortalisé, par la photographie, et la perplexité s'accroît encore quand, retournant l'épreuve, on lit sur le verso cette devise : *Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre.*

Cette impression fâcheuse s'efface vite à l'examen d'une autre carte 9 × 12 parfaite, celle-ci, et qui nous montre bien naturelle et bien posée, une femme qui garde sa vache tout en tricotant. C'est bien là la pose de la paysanne qui, pour tuer le temps pendant lequel sa bête broute, ajoute mailles à mailles en laissant s'envoler ses pensées vers un but que tout le monde ignore, sauf peut-être le jeune gars qu'on s'attend à voir paraître au contour du chemin. Que voilà un sujet bien interprété et que je regrette de ne pas le voir agrandi en lieu et place de quelques autres !

Ne laissons pas M. Guitton sans avoir fait ressortir quelques détails intéressants. Dans les tirages sur papier velours, il y a quelques scènes qui font véritablement un tableau d'où se dégage une idée. C'est ainsi que l'on pourrait intituler d'après quelques vers de cet enfiévré de Fuster, le sujet où l'on voit trois jouvençaux feuilletant quelque œuvre d'amour avant de lire dans le livre éternel de la vie :

> Quand ce printemps nouveau nous troublera, chérie
> Quand nous frissonnerons rien qu'en mêlant nos doigts
> Nous irons, si tu veux courir dans la prairie
> Rôder par les chemins, nous aimer dans les bois.

Quel jolis détails dans le sous bois ; on y ferait tout une herborisation tant le cliché est net et fouillé : à citer entre autres, une branche d'ormeau dont les feuilles sont délicatement effleurées et ciselées par un rayon de soleil égaré dans ce séjour enchanteur.

Ce grand charbon velours où l'on voit deux personnes assises, est très intéressant pris en détail. Mais il y manque un titre, qui, j'avoue, doit ère difficile à trouver. Sont-ce des amoureux qui discutent ainsi sous la feuillée ? Non,... d'abord les amoureux ne discutent pas : il n'en ont pas le temps, et l'espace qui les sépare est trop considérable. Qu'est-ce donc ? une tentative de séduction ? Les person-

nages ne s'y prêtent guère. Alors c'est une tentative de rapprochement après une tempête effroyable? Pas davantage, car la jeune femme semble tracer à terre une ligne avec son parasol et dire : Si tu franchis cette limite, eh bien !... Quelle est donc l'idée qui a présidé à l'exécution de ce joli cliché? Je la cherche en vain.

M. Guitton, s'il veut bien me croire, a manqué ici l'occasion de faire une jolie composition.

En effet, si au lieu de deux personnages dont la présence se justifie plus ou moins, il avait mis sur ce banc, la même jeune personne, mais seule, le visage dans son mouchoir étouffant des sanglots qu'elle ne peut retenir, il me semble que le lieu était bien choisi et que le papier velours avec ses tons doux et austères aurait parfaitement convenu. Le sujet aurait gagné ainsi en réalité et en couleur locale.

Pour terminer avec cet amateur, citons un joli effet de lumière, pas assez remarqué des visiteurs. On pourrait l'intituler *l'homme à la brouette*. Cette épreuve est à mon avis une des meilleures de la collection.

M. Suter montre qu'il a le feu sacré. Il travaille beaucoup et bien. Aussi est-ce en raison de ses belles aptitudes et pour lui faciliter son travail futur que je veux lui adresser quelques observations.

D'abord il se sert d'un mauvais papier, bien peu stable et d'un ton bien froid. Outre cela, il a besoin que son œil s'habitue à bien voir, sans rechercher trop les grands effets. J'ai surtout en vue, en disant cela, son paysage du Pic de Tenneverge perdu dans une masse de nuages. Je suis sûr qu'il est tout fier de ce phototype. Je comprends son enthousiasme, car, en somme le cliché est bon. Mais il aurait pu être bien meilleur : la composition de ce tableau au point de vue artistique n'est pas bonne en ce sens que l'arrière-plan a une valeur beaucoup trop grande. C'est un beau souvenir de course, un bon document, mais c'est un

Phototype M. Dubois, Genève. Photocollographie J. Royer, Nancy.

AIGUILLE VERTE

DEPUIS LE SOMMET DU COLONNÉ

phototype ingrat, brutal dans des lignes et pas assez équilibré. La faute en est à ce nuage qui ne renferme aucun détail et à cette puissante montagne qui attire à elle seule tous les regards. M. Suter s'est attaqué avec courage à un sujet fort difficile, comme il y en a beaucoup dans les environs de Sixt et en général dans toute les vallées où l'on se trouve en quelque sorte nez à nez avec la base de grands rochers.

M. Gilly travaille avec goût, et les progrès qu'il fait dans la branche artistique ne se comptent plus. Cependant lui aussi, n'a pas encore compris quel est le rôle exact de la figure dans le paysage ; ses bons hommes, il les sème un peu trop au hasard du chemin. Regardez en effet l'auteur, caché dans la futaie sur les bords de l'Aire. Ne croirait-on pas voir — si la ressemblance n'était pas là pour nous rassurer — quelque malandrin à l'affût?

Et dans son *Passe-temps à la mode* ne faut-il pas mettre des lunettes pour découvrir les figures? Par contre M. Gilly possède bien son instrument, ses feuillages sont bien fouillés et certains effets de nuages sont admirablement rendus. C'est un amateur qui, sous peu, fera honneur à la société.

Parfaites en tous points *les lavandières* de M. Bazin et très réussi ce contraste obscur entre l'intérieur du « bateau » et le lointain très clair formé par les maisons du quai. En outre, ses femmes sont bien à leur ouvrage et leurs physionomies ne se ressentent pas de la présence d'un photographe.

Il est seulement regrettable que cet artiste nous ait fait la part si exigüe. Il est vraiment par trop modeste.

M. Tommasina n'a marchandé ni son temps ni sa peine. Il exhibe une quantité de sujets qui trahissent ses qualités d'artiste observateur. Il présente des petits et des grands formats. Parmi ces derniers, un agrandissement d'un cliché

pris sur les bords de la Versoix, aurait gagné à être présenté dans un cadre et exécuté sur un papier moins gris. En outre le sujet est un de ceux qui doivent être traités par la peinture plutôt que par la photographie qui, ici, a quelque peu aplati la perspective par suite de l'emploi de diaphragmes défectueux. A signaler encore du même auteur, un sous-bois très délicat — le sujet était difficile — et admirablement traité, et diverses petites scènes intantanées intéressantes par le mouvement et les figures qu'elles renferment.

De M. Munier, un bord d'eau en ton platine excellent sous tous les rapports. Mais hélas, pourquoi est-il le seul de son espèce ? Ce ne sont pas cependant les bons clichés qui manquent chez cet amateur.

M. Bouvier présente quelques scènes instantanées très réussies. A mettre hors de pair, entre autres, ces quelques femmes agenouillées au pied d'une madone et diverses scènes de manœuvres militaires. Moins réussies ces deux ou trois payses qui, en costume de forçats, posent à la fontaine en face d'une vache dont on ne voit que la tête. On dirait deux accusés devant le juge d'instruction.

M. Bosson, par la tranquillité et la conviction de ses épreuves justifie à tous les égards le proverbe : le style c'est l'homme. Ces vues du pittoresque hameau d'Yvoire rendent bien l'impression charmante que produit sur chacun le vieux village savoyard, avec son clocher, ses rues en pente, ses poules aux tons chauds et variés.

A côté des œuvres de cet excellent amateur, j'en vois d'autres qui ne sont pas signées. Elles eussent cependant mérité de l'être, car plusieurs d'entre elles sont d'une belle venue et assez intéressantes. Mais il y a, à leur sujet, quelques remarques à faire dont l'auteur fera bien de tenir compte.

A propos du dégradé d'abord. On devrait être très cir-

conspect avec cette manière d'enjoliver ses épreuves ; car bien souvent, le dégradé est, suivant les sujets, absolument illogique. Parmi les épreuves en question, il en est une qui représente, si ma mémoire ne s'égare, un paysage de mer avec des rochers puissants dans un coin. C'est à cette épreuve que s'applique ma remarque. Il est contraire au bon sens et aux règles de la composition de « dégrader » des valeurs aussi puissantes que des rochers. On ressent un certain malaise à voir ces énormes assises qui forment un cadre bien naturel, s'en aller mourir en queue de poisson dans une marge blanche qui n'ajoute rien à l'effet. Il vaut mieux, dans ces cas, que les images arrivent franchement jusqu'au bord et s'y terminent brusquement et nettement ; le paysage y gagne en franchise et en solidité.

M. Boissonnas nous offre un vrai chef-d'œuvre avec son chêne aux branches protectrices. Le contraste qui s'impose ici entre l'ombre fraîche et profonde de cet arbre vénérable et la vive lumière de l'arrière plan, où l'on sent que le soleil règne dans toute sa force, est enlevé de main de maître.

Voilà bien le type d'une saine composition pleine d'éloquence.

Sa grande épreuve, représentant un sujet de givre constitue un beau cliché et l'on ne peut, à sa vue s'empêcher de constater une fois de plus que la fortune sourit aux audacieux. Ce que j'aime moins, ce sont les trois corbeaux qui ont l'air de regretter la vitrine de leur musée ou mieux encore de jouer « à la triple alliance. »

Mais je vois que ma critique s'allonge outre mesure. Or il en est des discours et des critiques comme de certaines bougies dont la mèche s'allonge en brûlant, plus cette dernière devient grande et moins elle éclaire. Je vais donc rependre à son clou ma balance. Je ne le ferai pas cependant sans avoir apporté mon tribu d'admiration à une curieuse

application de la photographie à l'obtention de vitraux, due à M. Perron. Ces divers vitraux, dont la couleur résiste d'une façon merveilleuse aux attaques de la lumière et aux influences atmosphériques, prouvent que la combinaison formée entre la gélatine et la matière colorante est très stable ; ils révèlent en outre une grande légèreté de main de la part de leur auteur. C'est peut-être là une des expositions les plus méritoires, en tout cas une de celle q uiont demandé le plus de travail.

Ma tâche est finie. Il me reste à faire des vœux pour qu'à l'avenir les expositions deviennent plus nombreuses dans la société et qu'on y constate des progrès toujours plus sérieux. J'espère aussi que tous ceux dont j'ai spécialement analysé les œuvres ne me reprocheront pas d'avoir parlé franchement. Cette franchise est nécessaire si l'on veut marcher dans la voie du progrès ; elle prouve en outre que je porte aux succès et aux œuvres des membres de la société un intérêt à la fois très vif et très sincère.

Dr Ant. Mazel.

M. le Dr Mazel a fait montre dans son intéressante critique de deux qualités également précieuse, beaucoup de franchise unie à une parfaite compétence, et la seconde de ces qualités fait passer sur ce que la première pourrait parfois avoir d'un peu cru. Il nous permettra bien, à notre tour, de combler une lacune par lui commise, de n'avoir soufflé mot de son exposition.

Cette exposition est de tous points fort belle. Ce qui distingue les études de M. Mazel, c'est un bon goût parfait dans le choix du sujet. Cet amateur est difficile pour lui-même, il a conscience que ce n'est pas tout de mettre en plaque un beau paysage, mais qu'il faut savoir le rendre beau sur l'épreuve. Outre le choix du sujet dans lequel il

excelle, M. Mazel a une préoccupation évidente de l'éclairage et il fait un usage judicieux du contre-jour. Prenez par exemple son pont de Wildi, ou son paysage de l'Hermance, l'éclairage de côté ou par derrière eût donné dans les premiers plans une uniformité blanche néfaste pour les seconds plans. En éclairant à contre-jour au contraire, l'artiste crée une succession d'ombres qui rompent cette uniformité et créent l'harmonie ; on a reproché à M. Mazel de négliger ses lignes d'horizon, c'est peut-être vrai, mais ce n'est pas choquant, nous lui reprocherions davantage de ne pas animer ses paysages avec les hôtes qui en sont l'obligatoire accompagnement. Les vues de plaine et de mi-montagne gagnent beaucoup à être animées. Il est vrai qu'on a rarement sous la main des chèvres ou des vaches et qu'il vaut mieux n'avoir aucun de ces animaux que de les apporter empaillés, comme l'a fait M. B. avec ses trois corbeaux.

En résumé nous sommes heureux de pouvoir féliciter M. Mazel de l'exemple de travail et d'entente de l'art qu'il donne à la Société genevoise de Photographie, dont il est aujourd'hui président.